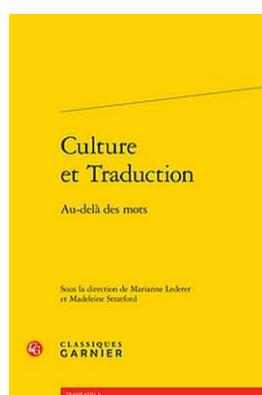


La traductologie au risque de la créolisation. Approche de la *Relation traduisante* d'Édouard Glissant

Loïc Céry

Dir. CIEEG (Centre international d'études
Édouard Glissant) de l'Institut du Tout-Monde

NOTE LIMINAIRE: Cette étude est issue initialement du premier Congrès mondial de traductologie, « La traductologie : une discipline autonome » (10-14 avril 2017, Université Paris-Nanterre) et publiée au sein des actes du congrès (*Culture et traduction. Au-delà des mots*, sous la direction de Marianne Lederer et Madeleine Stratford, Paris, Classiques Garnier, coll. « Translatio », 2020, p. 99-110). Le texte présenté ici en constitue la version augmentée à partir des compléments disposés au sein du MOOC partenaire du congrès, « Parcours de traductologie » produit par l'Institut du Tout-Monde. (url : <https://tout-monde.com/mooctrad.s1.a2.module3.html>)



MOOC

Parcours de
TRAJECTOIRE

RÉSUMÉ – Le regard traductologique d’Édouard Glissant est susceptible de revigorer les pratiques mais également l’étendue de la réflexion théorique. Telle qu’il la conçoit la traduction active la créolisation mais aussi une praxis de la relation qui est au cœur même de sa pensée et de sa vision du monde. À la faveur de cette fonction d’une mise en pratique du paradigme relationnel au regard des textes et des langues, cette conception relève donc d’un dépassement des modèles édictés par la théorie.

C’est certainement la notion du jalon, comprise autant sur le mode du point de repère que de celui d’un arporage patient, qui peut aujourd’hui relever le plus sûrement le pari hardi entre tous, d’un renouvellement potentiel des schèmes de la traductologie à la lumière des avancées et des propositions émanant du courant de la traduction culturelle. D’autres jalons – j’en porterais ici comme le manifeste – pourront être avancés en regard de certaines apories de la traductologie, en pointant les perspectives passablement novatrices pour le moins, qui furent celles d’Édouard Glissant à propos d’une certaine conception de la traduction. Aussi, l’hypothèse de départ de la présente étude, s’appuie sur une conviction : comme c’est le cas pour bien des aspects de sa pensée, ce regard « traductologique » que Glissant a eu l’occasion d’esquisser dans ses écrits, conception encore mal connue et qui demeure aussi à expliciter dans ses implications ultimes, est susceptible sinon de résoudre, en tout cas de dépasser bien des impasses dans lesquelles semble s’être enferrée depuis bien des années une certaine acception de la théorie littéraire, et en l’espèce celle qui s’attachée à l’acte de traduire. Les novations de la conception glissantienne, son éloignement par rapport aux raideurs catégorielles de ce champ, sont en quelque façon de nature à revigorer non seulement les pratiques mais également les contours et l’étendue même de la réflexion théorique inhérente à la traduction telle qu’elle peut se

déployer à l'avenir, considérée selon toutes les potentialités d'ouverture promises par le courant de la traductologie culturelle. Et tant pis si l'esquisse de ces contours ne nous apparaît pas encore dans toute sa clarté : la fréquentation de Glissant nous a appris depuis longtemps à scruter « les profonds » au détriment des reliefs trompeurs, à interroger les opacités porteuses de sens, plutôt que les clartés apparentes. Nous devons cheminer en l'occurrence, dans le sens d'un champ d'investigation particulièrement fécond de la Relation telle qu'elle nous est décrite par Glissant, de sorte que la traduction telle qu'il la conçoit pourrait déjà se définir comme une *praxis* de cet idéal de Relation qui est comme on le sait au cœur même de sa pensée et de sa vision du monde (c'est ce qui aura motivé l'adoption, pour la présente étude, du néologisme de *Relation traduisante*, qui dit bien ce qui fait l'enjeu éminemment relationnel des idées de Glissant concernant la traduction). À la faveur de cette fonction d'une mise en pratique du paradigme relationnel au regard des textes et des langues, cette conception relève donc d'un dépassement des modèles édictés par la théorie, dépassement dont il convient justement de définir la nature. Dans sa capacité à déjouer les contradictions et les fixités théoriques, notre hypothèse de départ reconnaît donc dans le positionnement d'Édouard Glissant au sujet des problématiques de traduction, une plasticité exemplaire par rapport à la théorie elle-même.

En nous permettant de réévaluer les instruments d'analyse forgés par la traductologie elle-même, en reformulant les termes des vieux débats de la traduction usés jusqu'à l'envi et sclérosant leurs propres enjeux, le regard de Glissant dans ce domaine, regard neuf et peu soucieux des sophistifications artificielles, relève en somme de cette liberté propre aux réflexions inhérentes aux potentialités de l'interculturalité langagière que constitue la traduction de la culture. Une méthode spécifique présidera à l'approche synthétique proposée ici des conceptions traductologiques d'Édouard Glissant, approche qui sera l'objet de la présente étude, qu'il faudra nécessairement lier à deux compléments qui pourraient en

constituer respectivement le préalable et le prolongement¹. Il s'agit en l'occurrence de suggérer combien tout au long du corpus de textes considéré², Glissant se place hors des approches traditionnelles que proposent les grandes pensées du traduire, tout en instaurant avec elles un dialogue dense et fécond, dialogue qu'il s'agit de saisir selon une lecture de type philologique. On tentera ainsi de montrer que sans les citer, Glissant développe ses conceptions dans un rapport continual avec les grandes théories de la traduction.

LES ITEMS D'UN CORPUS : LA TRADUCTION CREOLISEE ET RELATIONNELLE

Ce qui unifie très certainement les textes retenus dans ce corpus, est que Glissant y appelle constamment à un nouveau type de déploiement du rapport entre les langues par le truchement même de la traduction qui en tant que telle permet de pister selon lui « le rapport qu'entretiennent toutes les langues du monde, dominantes ou menacées, généralisées ou enfermées dans leur seule aire de distribution, orale ou écrite, entre elles.³ »

¹ En tant que telle, la présente étude représente l'achèvement de mon introduction à la première session du Cycle Traduction fondé en 2014 à l'Institut du Tout-Monde par Catherine Delpech-Hellsten et moi-même.

² Il s'agit essentiellement du corpus qui avait été établi par Catherine Delpech-Hellsten pour les besoins du Cycle Traduction de l'ITM, références détaillées en bibliographie, et qu'on pourra consulter aisément dans leur intégralité sur le MOOC « Parcours de traductologie », à la page précitée (url : <https://tout-monde.com/mooctrad.s1.a2.module3.html>).

À ce corpus principal présenté dans le premier complément, il convient d'ajouter des textes où, selon la pratique hautement signifiante du « resassement » à laquelle recourt fréquemment Glissant (et qui se différencie dans son optique, de la simple répétition stérile, se réclamant plutôt de la logique d'accumulation rhétorique caractéristique du conteur créole), les mêmes idées sont sujettes à certaines reformulations. On en fera état çà et là, plus loin dans l'étude.

³ Édouard Glissant, « Traduire : Relire, Relier. » Conférence inaugurale des *Onzièmes assises de la traduction* (Arles 1994), Paris, Actes Sud, 1995.

Le premier texte du corpus comprend déjà en son sein les principales orientations de cette pensée glissantienne du traduire, à tel point qu'on peut y voir le noyau central de développements repris ultérieurement. Tout d'abord, en une formule qui sera souvent utilisée dans ses écrits, l'écrivain martiniquais lie substantiellement la traduction à l'imaginaire plurilingue et multilingue :

Nous n'écrivons plus aujourd'hui de manière monolingue, mais au contraire en présence de toutes les langues du monde. [...] Ce que le processus de traduction évoque ainsi, c'est le chatoiement du multilinguisme, qui n'est pas la simple connaissance de deux ou plusieurs langues, mais le renforcement en chacun de l'imaginaire des langues.⁴

Il y précise par ailleurs que cet imaginaire multilingue induit la distinction (fondamentale chez lui, on y reviendra plus loin) entre langues et langage, prenant exemple sur ce point, sur la pratique d'un commun « langage » culturel dans les Amériques et la Caraïbes, au-delà de la diversité linguistique qui caractérise le kaléidoscope civilisationnel caribéen :

Un langage, c'est la manifestation de notre rapport à la langue, de notre attitude par rapport aux mots, de confiance ou de réserve, de production ou de silence, d'ouverture au monde ou de solitude, d'abandon aux techniques de l'oralité ou de resserrement autour des exigences séculaires de l'écriture, ou de symbiose autour de ces deux dimensions.

Un langage est ainsi apparu, tramant à travers les langues, dans l'univers de la Caraïbe d'où je suis, peut-être de l'Amérique du Sud.

Alejo Carpentier me disait quelque temps avant sa mort : « Nous autres Caribéens, tu as raison de le souligner, nous écrivons en trois ou quatre langues différentes, mais nous avons le même langage. » (*Ibid.*)

Il précise encore, dans ce texte fondateur, que la traduction doit être conçue comme art de la rencontre d'un « point focal » entre les langues, permettant de réaliser la créolisation dans le domaine linguistique. Dans ce processus, c'est peut-être la seule place qu'accorde Glissant à l'« hybridation » en tant que telle, à travers la

⁴ *Ibid.*

notion de « métissage culturel ». Néanmoins, dans la pensée glissantienne, l'hybridation et le métissage ne comptent pas tant que le mouvement continual de la créolisation qui seul (au-delà de l'hybride), permet à la Relation de s'établir. C'est sur la nature essentielle de ce processus que le texte de 1995 est crucial (en des points qui seront réexamинés plus loin dans un second temps). Dans le passage de la source à la cible, le processus de créolisation mis en avant par Glissant, permet à la traduction de procéder de ce « langage de Relation » qui débouche sur une création autonome, faisant par-là même de la traduction l'« une des espèces les plus importantes » de la « pensée archipélique » (opposée aux « pensées de système » sclérosées). Enfin (à titre purement provisoire, et dans le prolongement de ce panorama thématique), ce texte énonce que « La traduction est fugue, c'est-à-dire si bellement, renoncement » (désignations elles-mêmes hautement signifiantes à propos de la question d'une éthique du traduire – voir seconde partie), permettant par la Relation, de « relire et relier ». Et ce, avant de conclure dans un registre métaphysique, voyant dans l'acte de traduire le choix des « étants » au détriment de l'Être : « Contre l'absolue limitation de l'Être, l'art de la traduction consiste à amasser l'étendue de tous les étants du monde. » (*Ibid.*)

Second texte, toujours de 1994, extrait de la section « Les nouvelles données de l'écriture », dans *Société et littérature antillaises aujourd'hui* – Actes de la Rencontre de novembre 1994 à Perpignan⁵. Édouard Glissant y reprend (dans une longue intervention de ce qui constitue en fait la part d'une discussion menée avec Ernest Pépin, Patrick Chamoiseau, Ralph Ludwig et Maurice Røelens) l'idée de la traduction comme art de création autonome, à travers cette injonction lancée aux traducteurs, quant aux choix qu'ils doivent nécessairement opérée : « Débrouillez-vous ! », précisant en effet

⁵ « Les nouvelles données de l'écriture », dans *Société et littérature antillaises aujourd'hui* – Actes de la Rencontre de novembre 1994 à Perpignan, *Cahiers de l'Université de Perpignan* N° 25, 1997, p. 108 à 110.

que « le traducteur *doit* se débrouiller », justement en tant que créateur autonome devant tracer sa propre voie.

Cette « création d'un nouveau langage » dont procède la traduction est encore caractérisée par Glissant comme « langage inné », idée fondamentale dont on verra les tenants théoriques :

En fait toute traduction est un nouveau langage. Elle ne transfère pas d'une langue dans son unicité à une autre langue dans son unicité ; elle crée une résultante entre les deux langues qui est absolument inédite, qui échappe à la première langue, qui échappe à la langue d'arrivée aussi. Une traduction ne participe pas de l'atavisme d'une langue ; une traduction introduit une rupture dans une langue, je parle de la langue d'arrivée. Par conséquent, on est là à l'intérieur de deux langages, de deux langues. On est en présence de la création d'un langage inné.⁶

Cette autonomisation maximale du champ de la traduction permet encore à Glissant de dire qu'à ses yeux, le traducteur est « créateur de langage au même titre que le poète ou le romancier » (*Ibid.*, p. 110).

Troisième et court texte, « Traduction, Relation », dans l'essai de 2005, *La Cobée du Lamentin*⁷. Il y précise que la traduction relève de la « multirelation » entre les langues, dans le rhizome des imaginaires multilingues (reformulation et extension en somme de cette idée relationnelle capitale, exprimée dès les textes d'Arles, 1995). Dans ce mouvement réaffirmé qui consacre la prééminence de la Relation, les notions d' « hybridation » et de « métissage » se retrouvent transmuées par le caractère créatif dont relève la traduction, génératrice de « sens nouveaux » et de la fécondation des pensées du monde. C'est dire si ici, Glissant considère bien dans l'acte de traduire, la mise en application par excellence de ces « principes de créolisation » et de la « mondialité », envers positif du mouvement de mondialisation :

⁶ *Ibid.*, p. 109

⁷ Édouard Glissant, *La Cobée du Lamentin, Poétique V*, Paris, Gallimard, 2005, p. 143 à 145.

Les transferts progressivement conquis entre ces totalités (de langues, de cultures, d'usages) ont permis de transmuter les notions de métissage ou d'hybridation en principes de créolisation, laquelle ajoute au métissage et à l'hybride autant de résultantes imprévisibles. Par l'effet des flux de traduction (parmi d'autres transferts agissants) les lieux du monde se révèlent à nous, ils deviennent des lieux-communs, lesquels ne se figent pas en réceptacles, mais s'ouvrent en creusets bouillonnants porteurs de sens nouveaux, où à chaque fois une pensée du monde se rencontre, et prolonge et féconde une pensée du monde.

Le contrepoint actif de la mondialisation n'est pas la particularisation sourde ni le renfermement sur soi, mais la mondialité, ou sens, ou poétique, de la diversité solidaire. L'art de la traduction en est un des établis.⁸

Le dernier texte du corpus considéré est un entretien accordé par Édouard Glissant à Luigia Pattano en 2010 sous le titre de « Traduire la relation des langues »⁹. Un entretien très dense au gré duquel l'écrivain réexpose les principaux repères de sa pensée de la traduction (développant tout particulièrement les notions d'équivalence, de renoncement et d'opacité), et précise encore ce que pourraient être selon lui les modalités de cette Relation traduisante. Tout au long de cet entretien dont il sera question spécifiquement plus loin, on sent bien que l'interlocutrice tente de lier les conceptions glissantiniennes aux traditions traductologiques établies (Benjamin, Ricœur, Berman...), alors même que Glissant résiste à ce rapprochement, voulant situer son approche dans un dépassement résolu.

TRACES TRADUCTOLOGIQUES D'UNE PENSEE RELATIONNELLE

Comme le soulignait Catherine Delpech-Hellsten à propos de l'amorce même du premier texte considéré, quand Glissant

⁸ *Ibid.*, p. 144.

⁹ Édouard Glissant, « Traduire la relation des langues », entretien avec Luigia Pattano, Revue *Trekster* (revue italienne en ligne) et *Mondes francophones* (*mondesfrancophones.com*, revue en ligne dirigée par Alexandre Leupin), 2010.

commence son propos ainsi : « Ne souriez pas si je vous dis que je suis pris de quelque mal-être, en ce moment où l'écrivain que je suis ose prendre la parole pour délivrer un peu pour délivrer un peu sur la traduction [...] » (Glissant 1994), il convient d'être attentif jusqu'à l'étymologie même du terme de « délivrer » choisi par l'écrivain :

[...] nous savons à quel point, s'agissant des poètes et a fortiori d'Édouard Glissant, chaque mot doit être pesé. Aussi, il nous semble que c'est d'abord à la considération du sens plein, premier, étymologique, qu'il faut peut-être ici entendre dans sa bouche le verbe « délivrer » : au sens de *délirare*, “sortir du sillon”. Quand Édouard Glissant nous annonce qu'il va « délivrer sur la traduction », c'est sa manière de nous avertir qu'il va sortir des approches conventionnelles, traditionnelles, et des théories habituelles consacrées à cette délicate question [...]¹⁰

« Sortir du sillon » en somme, doit être entendu ici en effet comme l'affirmation de cette volonté de prendre ses distances avec les normes théoriques pratiquées et éprouvées dans le champ de la traductologie considérée comme un tout pour mieux, en les dépassant, proposer une nouvelle vision de ce rapport entre les langues dont relève la traduction. Et certes, cela s'entend bien ainsi dans la perspective de l'écrivain telle qu'elle apparaît dans ses différents textes, à ceci près que prenant acte de cette volonté de distanciation, on doit avant tout accompagner ce constat d'une considération connexe fondamentale concernant le rapport de Glissant aux traditions établies dans un champ de connaissance donné. Il faut en ce sens se rappeler d'abord que comme toujours si sa pensée est édifiée sur un profond dialogue avec certains modèles de références, il ne fait jamais état à proprement parler de ces modèles en question. C'est peut-être ce qui rend leur mise en relief d'autant plus crucial, permettant de pister non seulement la fabrique

¹⁰ Cf. Catherine Delpech-Hellsten, « Traduire par la porte kadotée », contribution à la séance inaugurale du Cycle Traduction de l'ITM, 2014 (texte mis en ligne sur le site de l'ITM, rubrique du Cycle Traduction, session 2014).

de la pensée comme il se doit, mais encore de comprendre comment ces modèles sont envisagés dans un rapport d'élargissement.

Il serait difficile de ne pas voir dans la pensée de Glissant relative à la traduction, telle qu'il l'a en tout cas esquissée dans les quelques textes qu'il y a consacrés, une réelle porosité avec quelques outils conceptuels hérités des grands penseurs antérieurs de la question. À vrai dire, il n'est réellement de pensée du traduire (ou de pensée tout court d'ailleurs) qui ne s'élabore dans le sillage et au contact d'une histoire qui l'a précédée et sans aucunement y voir un héritage au sens d'une continuité obligée (car il faut demeurer capable de penser les ruptures), il faut être à même de faire apparaître ces généalogies fécondantes, fussent-elles soigneusement dissimulées comme dans le cas qui nous intéresse, pour décrire le vrai espace d'une novation. Glissant veut « dépasser » les écoles de pensée en matière de traduction et il faut être en mesure de l'évaluer au regard des textes précédemment évoqués, tout en examinant les propositions théoriques qui en découlent au regard même de ce rapport d'inspiration et cette volonté de construire un nouveau modèle traductologique. Pour être à même de délimiter cette volonté de dépassement, il me semble indispensable de confronter la vision de Glissant, aux quelques voies de la traductologie qui, comme en un soubassement, ont contribué à en façonner les contours, soit par inspiration, soit justement par ce clair dessein de distanciation, les deux voies fondant en somme un creuset. En quelque sorte il convient de lire les « généalogies » (au sens nietzschéen du terme) du regard que porte Glissant sur la traduction. Au sens large, cette appréhension peut s'apparenter à une lecture philologique de la pensée glissantienne, en tout cas à une recherche des « traces » qui y affleurent, pour emprunter à sa phraséologie, lecture qui est susceptible de faire apparaître les legs, les continuités, les ruptures et en somme, la nature propre des apports.

On est frappé, à la lecture de ces textes, de constater à quel point Édouard Glissant s'écarte de visions qui émanent de certaines propositions de la traductologie, alors même qu'on pourrait

s’attendre au contraire à une proximité sur certains points – et à ce titre, l’entretien qu’il donne à Luigia Pattano¹¹ est très révélateur puisque sur le mode si éloquent du dialogue, non par simple goût de l’esquive comme on pourrait le croire, mais parce qu’il tente lui-même d’y exprimer des *contours* qu’il n’est pas aisé pour son interlocutrice de cerner, en dehors de références connues. Il en va ainsi de la dimension éthique de la traduction, à propos de laquelle Luigia Pattano cite Antoine Berman, connu pour avoir défendu cet aspect. En réponse à l’exposé de cette idée de Berman, c’est une fin de non-recevoir persistante que se voit opposer son interlocutrice – Glissant voulant situer sa notion d’une traduction fondée sur la Relation, dans un ailleurs inattendu, un champ non encore défriché et imprévisible, un au-delà des sentiers battus en somme¹². En rejetant toute portée éthique présupposée, Glissant prône donc une mise en rapport des langues qui *suffise* à instaurer la Relation dans la traduction, et il tient à une mise en contact qui soit à la fois neutre et créatrice. C’est aussi dans cet espace de la Relation instillée dans la traduction que l’on peut percevoir à la fois le lien mais aussi la différence fondamentale de sa vision, avec celle de Walter Benjamin. Glissant pense cet espace comme le dépassement d’un simple transfert intralinguistique, et la création d’une entité inédite – et c’est bien ce qu’il explique à maintes reprises, et à titre d’exemple dans ce passage de son intervention de Perpignan de 1994 (édité en 1997) :

En fait toute traduction est un nouveau langage. Elle ne transfère pas d’une langue dans son unicité à une autre langue dans son unicité ; elle crée *une résultante entre les deux langues qui est absolument inédite*, qui échappe à la première langue et qui échappe à la deuxième langue. Une traduction ne participe pas de l’atavisme d’une langue ; une traduction introduit une rupture dans une langue, je parle de la langue d’arrivée. Par conséquent,

¹¹ « Traduire la relation des langues » : Entretien d’Édouard Glissant avec Luigia Pattano, publié sur la revue en ligne italienne Trickster, et dans « Mondes francophones » (mondesfrancophones.com), revue en ligne fondée et dirigée par Alexandre Leupin, 2010.

¹² Pour la bonne compréhension de la référence à l’extrait de l’entretien avec Luigia Pattano donc il est question ici, il sera indispensable de se reporter à la présentation précitée du corpus, Loïc Céry, « Les items d’un corpus : la traduction créolisée et relationnelle », *op. cit.*

on est là à l'intérieur de deux langages, de deux langues. On est en présence de *la création d'un langage inné*. (Glissant, 1997, p. 109-110. Je souligne)

Or, c'est bien Benjamin qui a reformulé dans la pensée *moderne* du traduire (car là encore, il serait pure illusion d'y voir une révolution) cette idée de la création d'un nouveau langage par la mise en contact entre les langues découlant de l'entreprise de traduction. Il s'agit même pour Benjamin, on l'a vu, de l'objectif même de l'exercice, que de faire émerger ce « langage inné » dont parle Glissant. Mais les deux penseurs diffèrent radicalement, on le devine aussi, quant à la caractérisation même de ce langage : si pour Benjamin, il s'agit de cette *reine Sprache*, ce « pur langage » commun à toutes les langues, cette langue *infra* ou *supra* linguistique tant sacralisée par le philosophe allemand, on peut y pressentir très clairement un avatar essentialiste de l'Universel où la « pureté » constitue un horizon crucial. Or, on connaît bien la distance à laquelle Glissant tient toute pensée de l'Universel, qu'elle soit d'expression directe et omnipotente ou plus insidieuse. L'aspiration à cet espace langagier « nouveau » est bien, à titre générique, de « nature benjaminienne » en quelque façon dans la conception de Glissant, mais son objectif diffère radicalement de celui qu'y assigne le philosophe allemand. Point de dimension sacralisée ou religieuse du langage ainsi atteint chez Glissant, point de quête d'une pureté putative, centrale chez Benjamin. Il demeure que le moule benjaminien de cet aspect-là d'une Relation traduisante est incontestable, ce qui permet déjà de lui conférer un lien d'ascendance patent avec l'initiateur de la pensée moderne de la traduction.

Si l'on voulait du reste, filer la généalogie lointaine de cette idée d'une entité inédite résultant de la mise en présence des langues, au regard de l'histoire ample des pensées du traduire, on pourrait aussi, comme je l'ai suggéré plus haut, mentionner le modèle de Du Bellay qui le premier, en 1549 dans sa *Defence et illustration de la langue françoise*, émet l'idée d'une « langue nouvelle » qui résulte du contact de la langue de départ et de la langue d'arrivée. Joachim Du Bellay est avant tout le témoin d'un moment historique, et c'est la Renaissance, où l'expérience du traduire se retrouve confrontée à une sensible

accélération de la coprésence factuelle des langues, et de la nécessité où se retrouve la pensée humaniste, de trouver les modalités adéquates à cette nouvelle ère d'échanges accélérés, de circulation des idées et des textes où les XVe et XVIe siècles trouvent le contexte historique d'un essor nouveau. Du Bellay introduit une bascule qui elle-même se fait l'écho de Cicéron et qui sera revisitée par la suite, même si plusieurs siècles plus tard, Benjamin y ajoutera la justification d'une autonomisation radicale de la traduction, confinant à une toute-puissance mais aussi, il faut le craindre, à un profond solipsisme du traducteur. Du Bellay représente pour la Renaissance, après des siècles de pratique médiévale dominée par le littéralisme, l'émergence de potentialités nouvelles que le poète de la Pléiade n'entend pas substituer aux visées littérales, mais qu'il propose comme une revivification possible. Il me semble que les perspectives avancées par Glissant dénotent la même attitude de proposition non dogmatique, de voies inventives ne visant pas une *tabula rasa*, d'une labilité dans laquelle seuls les pusillanimes verront un vertige. Il n'aurait pas déplu à Glissant d'être tenu pour le penseur d'une nouvelle Renaissance.

L'interstice est grand néanmoins, quand Glissant nous dit que « Nous n'écrivons plus aujourd'hui de manière monolingue, mais au contraire en présence de toutes les langues du monde » (Glissant, 1995). Cette assertion confirme tous ces précédents que nous avons dits, ayant trait à cette même recherche de ce qui peut résulter d'une mise en contact des langues entre elles. Et c'est ici encore une fois, un lieu où doit pouvoir se jouer pour nous, le départ entre les empreintes cachées (Glissant dirait les « traces ») et les prospectives, deux dimensions présentes dans la conception glissantienne de la traduction, pour qui veut y être attentif.

Les empreintes cachées tout d'abord, les traces. Une grande partie de l'exposé de l'écrivain est suffisamment claire, limpide même, quand il nous parle de cette mise en présence de toutes les langues du monde, pour qu'on n'y voit pas la très réelle et étonnante proximité, encore une fois, avec cette moderne (Benjamin) ou non moderne (Du Bellay) idée de la création d'une dimension nouvelle

résultant de la mise en contact des langues par la traduction. C'est ce que Glissant nomme langage, quand il détaille ce qu'il entend justement par cette désormais incontournable coprésence de toutes les langues du monde :

Et voyez le merveilleux, c'est que cette exploration d'un langage, par-delà les diverses langues utilisées et au-delà, ne pervertit en rien aucune d'elles et ajoute à chacune, *les convoquant toutes en un point focal*, un lieu de mystère ou de magie où, se rencontrant, elles se comprennent enfin. Ce que toute traduction suggère désormais en son principe, par le passage même qu'elle fraie d'une langue à l'autre, c'est la virtualité de toutes les langues du monde. Et la traduction, pour cette même raison, est le signe et l'évidence que nous avons à concevoir, dans notre imaginaire, cette totalité des langues. De même que l'écrivain réalise la totalité par la seule pratique de la langue d'expression, de même, le traducteur la manifeste par le passage d'une langue à une autre, confronté qu'il est à l'unicité de chacune de ces langues. Mais tout comme, dans notre chaos-monde, on ne sauvera aucune langue du monde en laissant périr les autres, ainsi le traducteur, à mon sens, ne saurait-il établir une relation entre ces deux systèmes d'unicité, entre deux langues, sinon en présence désormais de toutes les autres, puissantes dans son imaginaire, quand même il n'en connaîtait aucune. Qu'est-ce à dire, sinon que *la traduction invente un langage nécessaire*, d'une langue à l'autre, commun aux deux, mais en quelque sorte imprévisible par rapport à chacune d'elles ? Dans ce sens, la traduction est une véritable opération de créolisation, désormais une pratique nouvelle et imparable du précieux métissage culturel. Art de l'imaginaire aspirant à la totalité-monde, art du croisement des métissages, art du vertige et de la salutaire errance, la traduction s'inscrit ainsi, et de plus en plus, dans la multiplicité même de notre monde. Un signe en est le développement des traductions collectives, et presque des écoles de traduction, qui signifient la quête groupée de ces langages nouveaux, lesquels jettent des ponts et invitent à les passer ensemble. Comme toute créolisation, la traduction met en parallèle et en symbiose ceux réalités le plus souvent hétérogènes : la langue du texte originel et la langue du texte final. Mais le résultat ainsi obtenu ne se confond pas à la seule économie de cette seconde langue. *Ce résultat est un langage de Relation* et, comme dans toute créolisation, une résultante imprévisible qui ajoute à l'une et l'autre langue. (Glissant, 1995. Je souligne.)

Les énoncés ne laissent pas de doute : Glissant comme Du Bellay (langue nouvelle), comme Benjamin (*reine Sprache*, pur langage), voit dans la confrontation des langues dont procède la traduction, la virtualité de l'invention d'un espace nouveau, ce « langage nécessaire » qui doit permettre l'interlocution dont procède le traduire, ce « langage de relation » qui apporte une valeur ajoutée aux langues elles-mêmes. C'est bien le résultat de la vaste coprésence linguistique dont il dresse le diagnostic à l'échelle du Tout-Monde. Glissant dira aussi qu'il écrivait dans cette coprésence, autre façon de dire que la création originelle et la traduction ont en commun cet espace du langage qui, par-delà les langues, constitue l'idiome de la création et de la Relation.

VISION PROSPECTIVES DE LA RELATION TRADUISANTE

Les prospectives que Glissant infère de cette pensée relationnelle du traduire sont bien réelles, elles aussi, et représentent finalement tout le relief personnel qu'il entend conférer à la traduction et à son importance dans les pratiques des textes et des langues. Elles sont liées à ce qu'il entend autour de créolisation et de Relation. Par cet ensemble-là, la réalisation pragmatique de ce prégnant « langage de relation » passe par l'autonomie du champ de la traduction, en tant que pratique créatrice (on retrouve Benjamin). Elle confère à la discipline la dimension d'une application concrète de la « pensée archipélique », relève du renoncement (comme quoi, l'éthique n'est jamais très loin, contrairement aux dénégations ultérieures au texte de 1995) et de la trace pistant les étants contre la primauté de l'Être :

Je vois la traduction comme une création autonome dans ce contexte, non pas seulement un art de la translation particulière, mais un art de la relation globale, bientôt aussi nécessaire dans son parcours entre les langues que l'est la poésie ou l'art du récit dans l'exercice de chaque langue particulière. [...] La traduction est une des espèces parmi les plus importantes de cette pensée archipélique. [...] La traduction est fugue,

c'est-à-dire si bellement, renoncement. Ce qu'il faut peut-être le plus deviner dans l'acte de traduire, c'est la beauté du renoncement. Il est vrai que le poème, traduit dans une autre langue, laisse échapper de son rythme, de ses assonances, du hasard qui est à la fois l'accident et la permanence de l'écriture. Mais il faut peut-être y consentir. Consentir à ce renoncement. Car je dirai que le renoncement est, dans la totalité-monde, la part de soi qu'on abandonne, en toute poétique, à l'Autre. Je dirai que ce renoncement quand il est étayé de raisons et d'inventions suffisantes, quand il débouche sur ce langage de partage dont j'ai parlé, est la pensée même de l'effleurement, la pensée archipélique par quoi nous recomposons et partageons les paysages du monde, pensée qui, contre toutes les pensées de système, nous enseigne l'incertain, le menacé, niais aussi la lumineuse intuition poétique, qui fixe si bien ces objets où nous avançons désormais. La traduction, art de l'effleurement et de l'approche, est bien une pratique de la trace¹³. Contre l'absolue limitation de l'Être, l'art de la traduction concourt à amasser l'étendue de tous les étants du monde. Tracer dans les langues, c'est tracer dans l'imprévisible de notre désormais commune condition. (*Ibid.*)

C'est en ce point, et dans le sillage de notre recherche des parentés et affinités de la vision de Glissant avec les penseurs précédents de l'acte de traduire, que l'on pourra aisément concevoir une double empreinte heideggerienne. D'abord – lien le plus évident – parce qu'en adossant sa pensée de la traduction à un soubassement métaphysique et en tout cas ontologique, Glissant en fait un mode de restauration des « étants », « contre l'absolue limitation de l'Être » dit-il avec en filigrane, on le devine, toute la dialectique heideggerienne en la matière. Mais aussi, parce que dans ce qui semble être une sorte de concession à une acception éthique, dans cette notion de « renoncement » dont procède selon lui la traduction et qui induit un mouvement vers « l'Autre », peut résonner la conception d'Heidegger de la traduction, de même, comme un

¹³ Fidèle à sa logique du ressassement, dans la subtile réécriture qu'il établit de ce texte, dans « Le cri du monde », première section du *Traité du Tout-Monde (Poétique IV)*, Paris, Gallimard, 1997, p. 28-29), Glissant précise cette notion de l'« effleurement » par la figure de l'« esquive » associée à la trace : « L'art de traduire nous apprend la notion de l'esquive, la pratique de la trace qui, contre les pensées de système, nous indique l'incertain, le menacé, lesquels convergent et nous renforcent. Oui, la traduction, art de l'approche et de l'effleurement, est une fréquentation de la trace. »

trajet, un itinéraire vers l'autre. Remarquons d'ailleurs l'« opacité » volontaire du terme même de « renoncement » tel qu'il est employé par Glissant, car on ne sait trop fermement si en l'occurrence, il veut désigner une perte de la substance du texte, ou le choix d'un *compromis* dont procède tout processus de traduction. À bien le lire néanmoins, il semble bien qu'il désigne ici cette sorte de compromis, car il précise :

Je dirai que ce renoncement, quand il est étayé de raisons et d'inventions suffisantes, quand il débouche sur ce langage de partage dont j'ai parlé, est la pensée même de l'effleurement, la pensée archipélique par quoi nous recomposons et partageons les paysages du monde, pensée qui, contre toutes les pensées de système, nous enseigne l'incertain, le menacé, mais aussi la lumineuse intuition poétique, qui fixe si bien ces objets où nous avançons désormais. (*Ibid.*)

C'est donc par son processus même, cet « effleurement », que la traduction s'actualise selon l'écrivain, en une pratique concrète de cette « pensée archipélique », déjouant toute pensée de système c'est-à-dire tout systématisation dans l'apprehension de l'autre. En tout cas, en prenant en compte cette idée de compromis, ce renoncement consenti dans le mouvement vers l'Autre est très proche de la conception d'Heidegger, développée en particulier dans *La Parole d'Anaximandre* et dans ce texte essentiel nommé dans *Acheminement vers la parole*, « D'un entretien de la parole entre un Japonais et un qui demande »¹⁴. Ces deux textes fondamentaux dessinent une acception de tout ce qui relève justement du compromis dans ce trajet vers l'autre, dans la renonciation à une équivalence parfaite. Pour Heidegger, le compromis de la transposition qu'effectue la traduction est forcément relatif, et implique un abandon de ses propres schémas conceptuels, au service d'une rencontre de l'autre qui est adoption de celui qui, dans sa langue, dit une culture

¹⁴ Martin Heidegger, « La Parole d'Anaximandre », in *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962, p. 387-461 ; « D'un entretien de la parole entre un Japonais et un qui demande », in *Acheminement vers la parole*, trad. par François Fédier, Paris, Gallimard, 1976, p. 85-140.

différente. La notion d'altérité est essentielle dans la pensée du traduire chez Heidegger, et en cela (lieu qui va même au-delà de l'éthique) Glissant, en désignant le renoncement comme modalité de ce trajet vers l'autre, formule de même dans sa pensée de la traduction, la rencontre d'une altérité inaliénable.

De loin en loin, dans le passage précité du texte de 1995, ce sont ces tracées de créolisation et de Relation que l'on a désignées plus haut, déclinées sur l'axe des notions connexes dans la pensée de l'auteur qui lui permettent d'envisager sa nouvelle topographie du traduire. Cette description est bien de nature prospective, puisqu'elle vise les devenirs possibles, voire les expérimentations propres à l'exercice. En ce sens, on pourrait qualifier cette vision comme relevant d'un pari sur l'avenir des traducteurs et en leur capacité à épouser dans le champ linguistique ce qu'il nomme l' « imprévisible » du Tout-monde. Par conséquent, empreintes soigneusement brouillées et prospectives largement déployées, pour le dessein aussi d'une poétique nouvelle du concert des langues.

LECTURE ENDOGENE ET EXOGENE :
VERS UNE PRAGMATIQUE DU TRADUIRE,
OU TRACEES D'UNE PROSPECTIVE ?

Dans une large mesure, les perspectives ouvertes par Édouard Glissant pour l'avenir des pratiques de traduction gagnent à être mises à l'épreuve des travaux de tous ceux qui ont à cœur de renouveler ce champ dans le sens même d'une ouverture accrue, sur la Relation et sur le divers des langues ressenti et vécu dans leur coprésence. Cette mise à l'épreuve, cette confrontation pragmatique est même en soi, l'implication intrinsèque d'une vision qui appelle le renouvellement des pratiques – le geste lui-même relevant également d'une proposition herméneutique : pister les contours de cette conception glissantienne du traduire tout en envisageant les données de cette ouverture pragmatique, relève d'une double exigence de décryptage endogène concernant la relecture des

principaux textes de Glissant à propos de la traduction, et exogène quant à cette amorce d'une mise à l'épreuve en quelque sorte, de ses visées avec quelques exemples des pratiques actuelles. Une double dimension indispensable, quand on se souvient des responsabilités considérables que confie Glissant aux traducteurs à venir, à la faveur du discours prospectif qui est le sien à propos du devenir de la discipline (on aura l'occasion de s'y pencher plus spécifiquement plus loin).

En matière d'examen endogène du propos de Glissant, on sait combien il est vain de vouloir forcler les analyses de l'écrivain sur le modèle de synthèses sommaires ou pire, de classifications arbitraires : au-delà de l'enfermement catégoriel contraire à ses vues, on y obère même toute intelligibilité d'une œuvre qui déjoue en soi l'étroite typologie des genres scripturaux, mais aussi les arbitraires catalogages de l'histoire littéraire. Pour éviter un tel écueil, il est en la matière une sorte de protocole méthodologique simple à respecter, et qui convient d'ailleurs à merveille dans le cas qui nous intéresse : surtout pour un écrivain comme Glissant qui n'a cessé de redéfinir chemin faisant les schèmes à fois intellectuels et esthétiques de son œuvre, l'approche de l'histoire littéraire ne vaut surtout que pour ce qui touche aux conditions d'émergence d'un parcours et d'une réflexion. En clair, le fameux « contexte intellectuel » cher aux historiens de la littérature tient toute sa validité au regard de la phase de construction, d'édification d'une pensée, en cela même qu'il permet d'en apprécier le terreau d'origine, comme une sorte de biotope originel qui sera sans cesse revu et parfois infléchi, dans le cas d'écrivains qui, comme Glissant, s'opposent à toute fixité de la pensée. Or, si Glissant n'a cessé d'évoluer à l'aune notamment du tournant des années quatre-vingt-dix, il n'est pas excessif, il n'est pas réducteur, il n'est pas inopérant en somme, de percevoir la première partie de sa réflexion conceptuelle comme ayant trait à la pensée postcoloniale – selon en tout cas l'appellation générique de ce courant, et indépendamment

même des débats suscités quant à sa validité¹⁵. De *L'intention poétique* (1956) au *Discours antillais* (1981), l'écrivain s'impose d'ailleurs comme l'une des voix majeures de ce nouveau déploiement des visions du monde et des œuvres qui accompagne et imprègne les décolonisations, tout en proposant une relecture de ce qu'a pu représenter l'ordre colonial dans le façonnement des mentalités et des sociétés qui en sont issues. Où commence, et où finit la pensée postcoloniale ? Le débat serait long et certainement passionnant, en tout cas pour ce qui a trait à l'œuvre de Glissant, il est aisé de délimiter cette cohérence-là jusqu'au *Discours antillais*, qui en constitue d'ailleurs l'acmé. Je l'ai dit par ailleurs, je le répète ici : on s'interdirait de comprendre quoi que ce soit au foisonnement de l'examen établi par *Le discours antillais* si on le considérait comme une fixité – et ce qui est valable pour toute l'œuvre de Glissant en général l'est plus encore pour ce qui concerne ce point de développement de sa pensée : c'est le moment où il faut repenser l'ancrage et où il est urgent de décliner les aspects d'une identité, à la suite de la négritude et moyennant son dépassement. Mais les expressions de ce moment sont des étapes, appelées elles-mêmes à être transcendées par les ramifications ultérieures de l'apprehension du réel : c'est ainsi qu'il faut comprendre, rappelons-le, le concept même d'« antillanité », qui sera par la suite relativisé et parfois renié ; tel est le prix d'une pensée en mouvement, et telle est la mobilité par laquelle il convient d'en apprécier les ondoyements, et les instruments d'analyse. Ne pas y consentir, c'est risquer ni plus ni moins de lourds contresens. Qualifier Glissant d'écrivain postcolonial ou d'écrivain de la décolonisation dans un sens non réducteur est valable pour la première ère de sa production intellectuelle et littéraire, mais l'appellation cesse d'être valide et constitue même un contresens pour tout ce qui s'en suit.

¹⁵ Je proposerais ici à propos de cette question une hypothèse personnelle, indépendamment des analyses substantielles qui ont été établies par Celia Britton dans son indispensable *Edouard Glissant and postcolonial theory : strategy of languages and resistance*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1999.

Et justement, apprécier l' « historicité » en quelque manière, de la conception glissantienne de la traduction, c'est aussi la saisir dans la plasticité que doit permettre à son endroit la prise en compte de son évolution même dans les analyses de l'écrivain mais donc avant tout, le constat simple qui suit : à l'origine même de cette réflexion (et donc en amont de ce « corpus » de textes où il s'est clairement prononcé par la suite à propos de la pensée du traduire), Édouard Glissant considère le rapport entre les langues et partant, les problématiques inhérentes à la traduction, dans ce moule postcolonial qui sera par la suite lui-même dépassé, tout en restant prégnant. Au sein de la programmation de cette première session du Cycle Traduction de l'Institut du Tout-Monde menée en 2014, l'un des invités permettait tout particulièrement, à la lumière de ses travaux, d'envisager cette émergence d'une réflexion alors pleinement inscrite dans le moment postcolonial, et c'est Kadhim Jihad Hassan qui, dans *La part de l'étranger*¹⁶, dresse un historique et un panorama de cette approche de la traduction. Il y constate, à l'origine de ce courant, la contestation d'une pratique de la traduction issue d'une conception hégémonique du rapport entre les langues, confinant à l'ethnocentrisme :

La traduction est une pratique où une subjectivité se nourrit d'une autre. Poussé à l'échelle d'une nation traduisant une autre, cet acte de "nutrition" peut connaître différents degrés de symbiose ou, à contrario, d'agressivité et de mauvaise foi. [...] Poussée à l'extrême, cette agressivité plus ou moins manifeste tourne à l'agression et se double d'un grand coefficient d'ethnocentrisme. Ce phénomène atteint son apogée dans les situations de domination coloniale, où une culture parvient parfois à annihiler une autre, annihilation combinée avec un flagrant refus de traduire dans le sens large du mot.¹⁷

¹⁶ Kadhim Jihad Hassan, *La part de l'étranger. La traduction de la poésie dans la culture arabe*, Paris, Actes Sud, coll. « La Bibliothèque arabe – Série "Hommes et sociétés" », 2007. Voir particulièrement p. 39 à 55.

¹⁷ *Ibid.*, p. 40. Kadhim Jihad Hassan analyse par la suite la notion de « glottophagie » introduite par Louis-Jean Calvet (auteur de *Linguistique et colonialisme – petit traité de glottophagie*, Paris, Payot, 1974 ; *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon, 1999) qui a établi une typologie passionnante et cruciale des différentes modalités d'absorption de certaines langues par d'autres, jouissant d'une situation d'hégémonie, notamment en vertu

De grands noms préfigurent la contestation post-coloniale de cette conception de la traduction, parmi lesquelles le plus notable, citée par Hassan, est sans conteste le philologue français arabisant Louis Massignon, pour qui « Pour comprendre l'autre, il ne faut pas se l'annexer, mais devenir son hôte ». Plus tard, cette contestation va s'articuler dans le courant intellectuel et littéraire de la pensée post-coloniale, sous l'impulsion notamment d'Edward Saïd¹⁸ :

Multidisciplinaire par nature et par définition, la pensée post-coloniale recourt à l'histoire, à l'ethnographie, à l'anthropologie, à la linguistique, à la poétique comparative, à la critique des idéologies, à la psychanalyse et à la philosophie. À ces travaux participent des écrivains et chercheurs issus des périphéries, ainsi que des auteurs européens et nord-américains, tous des révoltés et objecteurs de conscience, dans le sens large et radical de l'expression. Parmi les premiers s'imposent les noms du Nigérian Wole Soyinka, ceux des Antillais Derek Walcott et Édouard Glissant et celui de l'Indien Salman Rushdie. Parmi les deuxièmes, se distinguent les Français Jean Genet, Claude Ollier et J.M.G. Le Clézio, et l'Espagnol Juan Goytisolo.¹⁹

Et dans cette optique, c'est avec justesse que Kadhim Jihad Hassan piste dans certaines analyses du *Discours antillais*, ce rattachement à la pensée post-coloniale de la traduction. À juste titre, car à l'origine même des considérations de Glissant sur la traduction, préexiste toute la réflexion qui affleure dans *Le Discours antillais*, à propos de

du colonialisme. Rappelons-nous combien, dans le même ordre d'idée, Glissant a pu insister sur la gravité de ce phénomène de la disparition des langues du monde, appelant à lutter sans cesse : « on ne sauvera aucune langue du monde en laissant périr les autres », selon la formule qu'il utilise dans son texte de 1995 (Édouard Glissant, « Traduire : Relire, relier », 1995, *op. cit.*) et qu'il a maintes et maintes fois répétées. Ce constat lui fournir d'ailleurs l'un des motifs cruciaux de la légitime valorisation, *a contrario*, de la traduction – ainsi il ajoute, plus loin : « Avec toute langue qui disparaît, disparaît certes une part de l'imaginaire humain. Avec toute langue qui est traduite s'enrichit cet imaginaire, de manière errante et fixe en même temps. »

¹⁸ Edward Saïd, *L'Orientalisme – L'Orient créé par l'Occident*, trad. de l'américain par Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1980, 2005.

¹⁹ Kadhim Jihad Hassan, *op. cit.*, p. 47. L'auteur livre dans les pages suivantes une utile typologie des pensées postcoloniales de la traduction.

la domination linguistique du français dans les Antilles françaises, et la relégation du créole au rang de patois (au gré de l'analyse de l'étonnante diglossie caractéristique de la situation antillaise). On peut le dire, toute cette réflexion constitue le terreau sur lequel l'écrivain développe sa pensée relative au rapport entre les langues, rapport dans lequel il demeurera toujours sensible aux modalités insidieuses ou avouées de domination. Prôner la pluralité et l'ouverture comme paradigmes des rapports intralinguistiques, cette attitude a pour base chez Glissant, la dénonciation que l'on peut lire dans *Le Discours antillais*, de l'hégémonie de la langue coloniale sur la langue vernaculaire, et des implications à la fois culturelles, sociales et psychologiques qui en découlent. Or, cette dénonciation et cette postulation tout à la fois sont caractéristiques du regard post-colonial sur le rapport entre les langues, de sorte qu'il est tout à fait légitime de contextualiser cette articulation dans la pensée de Glissant, dans le cadre de cette tendance. Ce terreau originel, bel et bien post-colonial quant à lui, des développements ultérieurs sur la traduction, indique le considérable périmètre en quelque sorte de que deviendra cette réflexion, et des enjeux qui s'y jouent dans la pensée de l'auteur. Voici ce qu'en dit Kadhim Jihad Hassan, parlant du courant post-colonial des théories de traduction :

Cette pensée prend également la mesure de l'élargissement galopant des phénomènes de métissage et de mélange, entendus comme nouvelles formes de création et de communication, qu'il s'agisse d'écritures créoles *stricto sensu*, permettant aux écrivains antillais de plier à leur usage régional et personnel l'anglais et le français ou bien de pratiques éclectiques et métisses, comme celles qui poussent les auteurs maghrébins francophones à faire du français un usage différent de celui de l'Hexagone, y imprimant les traces d'un tout autre imaginaire. Toutes ces manifestations procèdent d'une hybridation assumée et s'intègrent à une nouvelle culture plurielle et parfois diasporatique ou migrante, à laquelle Gloria Anzaldúa donne le nom de *new mestizaje culture*. Remarquons enfin que, même quand il passe par l'écriture littéraire, un tel travail questionnant et corrosif produit le plus souvent une pensée aiguë et s'accompagne parfois d'une véritable réflexion philosophique menée par les écrivains eux-mêmes. De cet impératif voulant que l'écriture se double d'une conscience critique, Édouard Glissant donne un stimulant

exemple. “Le manque, écrit-il, n'est pas dans la méconnaissance d'une langue (le français), mais dans la non-maîtrise d'un langage approprié (en créole ou en français). L'intervention autoritaire et prestigieuse de la langue française ne fait que renforcer les processus du manque. La revendication de ce langage approprié passe donc par une révision critique de la langue française”. (Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, p. 334) Dans le même élan de pensée se trouvent précisés les enjeux éthiques et philosophiques d'une telle critique : “Cette révision, ajoute le poète, pourrait participer de ce qu'on appellera un anti-humanisme, dans la mesure où le domesticage par la langue française s'exerce à travers une mécanique de l'humanisme”. (Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, même page)²⁰.

De fait, pour saisir toute l'ampleur de cette réflexion sur le rapport entre les langues menée par Glissant en amont même qui irriguera plus tard ses analyses relatives à la traduction, il faut se référer, au sein du Livre III du *Discours antillais*, spécifiquement à tout le chapitre intitulé « Langues, langage »²¹. Or, que dire de ce binôme même déployé ici, cette distinction entre langue et langage, qui sera reprise par la suite dans la conception croisée plus haut à propos de la traduction, d'un « langage de relation » palliant la diversité babélienne des langues « en un point focal », selon les termes mêmes de l'écrivain ? Il semble bien qu'il y ait là comme une origine, qui se confirme donc : on est bien là en présence du point de départ linguistique de la réflexion qui sera développé en regard des problématiques de traduction proprement dites. Car là où, dans les termes du *Discours antillais*, la dichotomie nomme la plasticité du réel linguistique (le langage) sous la tension de coexistence des entités instituées (les langues), la réflexion à venir inhérente à la traduction reprendra la distinction en filant la valorisation du langage, compris comme stade d'achèvement de la Relation traduisante. C'est en cela, et dans une cohérence réelle, voire une volonté de dire un parallèle, que l'un des textes sur la traduction (le plus dense en somme, reprenant en une version raccourcie la conférence inaugurale des Onzièmes assises de la traduction d'Arles en 1994, « Traduire, relire,

²⁰ Kadhim Jihad Hassan, *ibid.*, p. 54.

²¹ Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, Paris, Seuil, 1981, p. 315 à 358.

relier » – Glissant, 1995) est disposé dans la section « Langues et langages » de l'*Introduction à une poétique du Divers* en 1996²².

On doit pour autant être également attentif aux conséquences exogènes de la Relation traduisante glissantienne, indépendamment de la délimitation du champ notionnel à la faveur duquel l'écrivain la développe, indépendamment de cette belle valorisation en elle-même si stimulante. En clair, il est indispensable dans une réelle intention critique, d'être à même d'évaluer certaines conséquences des perspectives évoquées par Glissant quant au rôle qu'il accorde au traducteur, qu'on y voit un réel ou une relégation, mais qui est indéniablement une responsabilité singulière pour la création de ce « langage inné » comme on l'a vu plus haut. Il faut être à même de le faire, il est pleinement légitime de le faire, au regard de la viabilité même de ces perspectives et de ce qui en découle en termes opératoires pour les traducteurs. Car il faut le constater : si les perspectives allouées à la traduction en tant que genre dans l'avenir des littératures est en soi enthousiasmant, l'étendue de la responsabilité qu'en induit l'écrivain quant au traducteur atteint une certaine « béance ». Là-dessus, les termes qu'il emploie à l'endroit de sa version à lui de cette « tâche du traducteur » sont suffisamment éloquents et ne laissent pas de doute sur le fait qu'il ne vise aucune méthode, aucun *vade mecum* à l'adresse de ceux à qui il incombera de trouver les voies de ce regain du traduire en Relation :

²² Dans cet ordre d'idée, on peut penser aussi à la légitimation de la traduction comme manière de déjouer les relations d'hégémonie entre les langues, selon une partie de l'interprétation donnée au mythe de Babel par Jacques Derrida. Voici la synthèse qu'en livre Kadhim Jihad Hassan (*op. cit.*, p. 32) : « Le mythe de la tour de Babel peut ainsi donner lieu à une double lecture. En cherchant à se faire un nom, à fonder une langue universelle et une généalogie unique, les Sémites voulaient, selon Derrida, “mettre à la raison le monde” [Jacques Derrida, « Des tours de Babel », in *Psyché – Inventions de l'autre*, ed. Galilée, Paris, 1987, p. 210]. Cette raison peut signifier aussi bien “une violence coloniale” qu'une “transparence pacifique de la communauté humaine” [*Ibid.*, même page.]. Si, en dispersant leurs langues, Dieu a rompu la transparence rationnelle, il aura, en même temps, interrompu la violence coloniale et l'impérialisme linguistique. Il a destiné les hommes à la traduction. Traduction devenue “la loi, le devoir et la dette” [*Ibid.*, même page.]. Mais “de la dette, ajoute Derrida, on ne peut plus s'acquitter” [*Ibid.*, même page.]. »

L'errance, c'est pour le poétique, et la fixité, c'est pour la technique du traducteur. (...) La fonction inventive et créatrice, créatrice de langage dans la langue, fait, à mon avis, que la traduction se multipliera de plus en plus comme un genre littéraire. C'est aux traducteurs eux-mêmes d'en trouver les repères fixes et non systématiques. (Glissant, 1995)

Autrement dit, c'est bien aux traducteurs eux-mêmes de relever les immenses ambitions d'une Relation traduisante, sans qu'aucune consigne, aucune codification *a priori*, ne viennent borner ou délimiter leurs procédés. En étant optimiste mais surtout laudateur, on peut y voir bien sûr une liberté singulière que ne vient amoindrir la moindre assignation ; en étant plus réaliste, on y décèlera le sentiment d'une potentielle vacuité du point de vue du traducteur en tant que tel. Non que ce dernier soit condamné à réclamer quelque recette préconçue à propos de ses usages, mais au regard même des ambitions de la très haute conception qui est celle de Glissant en la matière, on comprend, pour ne pas y fustiger quelque lacune que ce soit, qu'il s'agit surtout d'une conception de nature intrinsèquement prospective, et non pragmatique. Le souci de l'écrivain en matière de traduction est de dessiner à grands traits les contours d'une *praxis* de la Relation, et non de forclore les dilemmes pratiques de tout traducteur. Sur ce point, l'entretien de Perpignan de 1994 (publié en 1997) est on ne peut plus clair :

J'ai reçu par combien de facteurs dans toutes les langues du monde, des listes de questions "Comment dire ceci, comment dire cela ?", et j'ai uniformément répondu une seule phrase : "Débrouillez-vous ! ". Car dans l'immense conflit des harmonies et des deshamonies, des mesures et des démesures des langages du monde, je crois que la traduction, de plus en plus, va conquérir un statut nouveau et sera un des langages du monde. Les traductions seront une des formes d'engagement et constitueront un genre littéraire en soi et non plus un outil au service des genres littéraires. Il y aura un enjeu et une aventure de la traduction. Dans cette perspective, je trouve que toute traduction doit jouer son jeu et tenter sa chance dans le monde. On n'a pas à l'aider. On n'a pas à fournir de renseignement : le traducteur doit se débrouiller. (Glissant, 1997, p. 108)

Édouard Glissant dit là le peu de goût qu'il ressentait à seconder les traducteurs de son œuvre : on peut le comprendre, et il s'agit là d'une disposition personnelle. On doit aussi prendre en compte ici une réelle volonté de ne pas « diriger » ou influencer en quelque manière ses traducteurs. Certes²³. Cependant, il en infère un blanc-seing à toute traduction, respectueuse ou non du sens littéral :

Quand j'ai eu le prix Renaudot, une traduction de *La Lézarde* a paru à New-York six jours après la remise du prix. En six jours une dame l'avait traduit. Et je me souviens que mon éditeur a contesté et a voulu arrêter la traduction. Je m'y suis opposé. Bien des années après, Michaël Dash qui est un auteur jamaïcain a fait une traduction de *La Lézarde* qui a été aussi publiée à New-York. Autrement dit je pense que ces erreurs sont nécessaires et que l'écrivain n'a pas à s'occuper des traductions de [ses] œuvres dans le monde, d'autant plus qu'il n'y a aucun moyen de contrôle. J'ai été traduit en roumain, en tchèque, en russe, en polonais et je n'ai aucun moyen de contrôler la traduction. Alors pourquoi irai-je contrôler en anglais, en italien ou en espagnol ? Il faut laisser la chose suivre son cours, et même s'il y a des erreurs, des contresens, des non-sens. L'enjeu n'est pas là. L'enjeu est un système de relation entre deux ou plusieurs langues produisant une résultante inédite qui est le langage de la traduction, qui n'appartient ni à la première ni à la seconde langue et qui entre dans ce tissu tramé des relations et des fulgurances entre les langues du monde. C'est pour cela que je crois que la traduction deviendra un art tout à fait autonome. Et le traducteur sera de plus en plus un créateur de langage au même titre que le poète ou le romancier. (*Ibid.*)

²³ Ceci étant dit, cette proclamation est à considérer avec circonspection, car si Glissant n'a effectivement pas secondé ses traducteurs au point où par exemple l'un de ses poètes favoris, Saint-John Perse, a pu le faire, il ne leur a pas cependant toujours répondu ce laconique « Débrouillez-vous ». Les renseignements qu'il a pu livrer à son traducteur américain Jeff Humphries (pour l'édition de ses poèmes complets en anglais : *The Collected Poems of Édouard Glissant*, trad. Jeff Humphries / Melissa Manolas, University of Minnesota Press, 2005) viennent quelque peu contredire cette affirmation, comme en attestent les renseignements (d'ordre généraux néanmoins, concernant la plupart du temps des termes créoles ou de lieux spécifiques) qui apparaissent sur les feuillets manuscrits libres non datés, adressés à Jeff Humphries probablement en 2000, dans le fonds Édouard Glissant de la BnF.

On le voit, poussé à son extrême (surtout sous la forme du libre entretien dont il question dans ce texte des Actes de Perpignan), Glissant parvient à opérer dans son raisonnement comme un point de rupture, et il faut ici être à même de l'observer objectivement. Car on voit mal dans quelle mesure le « système de relation entre deux ou plusieurs langues produisant une résultante inédite » auquel postule sa vision de la traduction pourrait être atteint moyennant une mise au second plan, en somme, de tout souci de rectitude par rapport à l'objet traduit – l'œuvre littéraire en l'occurrence –, sauf à lui attribuer une complète « autonomie » en effet, et un détachement absolu d'avec la source. En somme, en déplaçant l'« enjeu » de la traduction, de toute considération pour la restitution du sens (de la fidélité, on y revient), vers la sphère de ce pur et sacro-saint « système de relation », le propos développé ici introduit une option d'autonomisation assumée, au risque de toutes les « erreurs », de tous les « contresens » et les « non-sens ». Alors après tout, qu'en est-il réellement de cette version extrême, de ce gauchissement d'une conception émise ans plus d'ouverture au sein des autres textes du corpus, surtout les textes rédigés par l'écrivain lui-même ? S'agit-il d'une volontaire désinvolture ? On doit s'interdire de le penser à l'endroit d'Édouard Glissant. L'hypothèse plus vraisemblable de ce qui se joue dans le fil de cette exacerbation-là (pour peu que l'on ait quelque souci de la source, je le précise), je le crois, est celle d'une certaine conformité du raisonnement tenu dans cet entretien, avec une acception d'inspiration clairement benjaminienne. C'est, rappelons-le, dans la modernité traductologique introduite par Walter Benjamin, que s'est opérée le basculement que l'on sait, en vertu duquel l'autonomisation radicale de la traduction, en un vertige cibliste poussé à son terme, rend caduque jusqu'à la moindre préoccupation de transmission, jusqu'au moindre souci de l'auteur et encore moins, du lecteur. Je ne crois pas pour la part, sauf au prix de ce gauchissement favorisé par la forme de l'entretien libre, que Glissant avait en ce qui le concerne, réellement arrimé son idée du traduire, à cet extrême-là. Je ne le crois pas, en raison même de ce que sous-tend la notion même de

Relation, en laquelle demeurent vive une tension vers la rencontre et une tentative de compréhension, sinon de coprésence. Comment concilier dès lors cette tension et cette tentative si tout contresens est admis au nom d'une indépendance fondamentale de la traduction en tant que genre ? Il faut craindre ici une aporie quelque peu funeste, seule condition de cette sacralisation du traducteur hissé au même rang de créateur que le poète et le romancier. Car qu'on se souvienne aussi que, dans le *sillage* d'une conception post-benjaminienne, une telle sacralisation a tenu lieu de légitimation *a priori* (en ce sens, il s'agit bien d'une pensée de système), qui a pu permettre les errements les plus douteux²⁴.

À dire vrai, il faut voir aussi dans ce moment de possible surenchère, l'effet induit de la nature même de cette pensée du traduire qui est celle de Glissant comme je l'ai dit plus haut, et qui est donc d'être une prospective et non une pragmatique. C'est peut-être là son point aveugle, voire son point de fuite. En tout cas, le texte le plus dense du corpus, celui des Assises d'Arles (Glissant, 1995) laisse entrevoir une toute autre option, même si ses contours demeurent dans une large mesure imprécis. Mais ce qui y est dit clairement confirme que la pragmatique traductive n'est pas l'objet de sa réflexion. Il conçoit cette pragmatique comme une « fixité » dont il laisse la préoccupation aux seuls traducteurs, en tant que technique – ce qui diffère déjà d'un blanc-seing pour les traductions fautives. Confirmant cette dichotomie entre pensée de la Relation traduisante et techniques de traduction, Glissant précise encore en 2010, dans son entretien avec Luigia Pattano :

Moi, je ne peux pas donner de règles de traduction. Si je donne des règles de traduction c'est des règles d'équivalence, ce n'est pas de règles d'imaginaire, ça c'est évident. Moi, je ne peux pas me mettre à la place d'un traducteur. Je peux être par contre un traducteur, si je suis en face d'un texte dans une autre langue que celle que je parle et à mon tour

²⁴ Je ne peux m'empêcher de penser ici à la si salutaire démystification opérée par Kadhim Jihad Hassan (*op. cit.*) à l'endroit des aberrations proprement renversantes des traductions de Saint-John Perse effectuées par le poète Adonis, lui-même s'étant prévalu d'une légitimité *a priori* de poète traducteur.

devenir traducteur pour avoir l'imaginaire de cette relation nouvelle. Mais je ne peux pas donner de règles. Si je donne des règles de relation dans la traduction c'est qu'il n'y a rien de valable dans la traduction. C'est que la traduction est une mécanique et pour moi la traduction n'est pas une mécanique. (Glissant, 2010)

Au gré de cette relégation aux traducteurs de la question donnée pour subalterne des « règles », Glissant voue ce domaine à la seule recherche de l'équivalence, et même si on peut penser qu'il va vite en besogne en l'occurrence, il faut encore percevoir là l'illustration que ce champ ne l'intéresse pas. L'écrivain demeure en ce sens dans l'optique et le chantier d'une pensée purement spéculative et comme on l'a dit, de type résolument prospectif, ce qui désigne aussi la labilité des options ouvertes par lui. Une pensée en somme dont doivent se saisir les traducteurs eux-mêmes, s'ils ont le souci de suppléer à une réelle absence revendiquée de préoccupation pratique.

Quoi qu'il en soit, une mise en regard des thèses de Glissant sur la traduction, avec les itinéraires théoriques des pensées inhérentes au champ dans la longue durée, permet de les percevoir non pas *ex nihilo*, mais bien dans un *continuum* qui ne réduit en rien son originalité, mais permet au contraire d'en connaître les parentés et très certainement, la genèse.

La réflexion d'Édouard Glissant en matière de traduction ne fixe aucune injonction, elle ouvre des perspectives amples fondées sur une pensée de la mise en contact des langues, pensée qui lui préexiste mais qu'elle contribue à reformuler pour notre temps : la Relation que nous appelons « traduisante » permet de décliner la traduction en de nouveaux accents, ceux du Tout-Monde, et c'est bien là un modèle qu'il peut être loisibles aux traducteurs tout comme aux théoriciens, d'explorer dans les années qui viennent, en marquant dans les imaginaires babéliens qui nous attendent et nous obligent.

Loïc CÉRY
Institut du Tout-Monde
Paris

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENJAMIN, Walter, *Oeuvres* (3 tomes), trad. de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Gallimard, « Folio / Essais », 2000.
- BERMAN, Antoine, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999.
- BERMAN, Antoine, *L'âge de la traduction. « La tâche du traducteur » de Walter Benjamin, un commentaire*, Presses universitaires de Vincennes, 2008 (texte posthume de son séminaire sur Benjamin au Collège international de philosophie).
- BERNABE, Jean, *Fondal-Natal. Grammaire basilectale approchée des créoles guadeloupéen et martiniquais*, Paris, L'Harmattan, 1976, 3 vol.
- BERNABE, Jean, *Précis de syntaxe créole*, Ibis Rouge Éditions, 2003.
- CERY, Loïc (dir.), *Saint-John Perse et l'écho des langues. Poésie et traduction, La nouvelle anabase. Revue d'études persiennes*, N° 5, Paris, L'Harmattan, 2009.
- CICERON, *Du meilleur genre d'orateurs*, texte établi et traduit par H. Bornecque, Paris, Les Belles-Lettres, 1921.
- DE LAUNAY, Marc, *Qu'est-ce que traduire ?*, Paris, Vrin, coll. « Chemins philosophiques », 2006.
- DELPECH, Catherine / RÖELLENS, Maurice (dir.), *Société et littérature antillaises aujourd'hui*, Actes de la rencontre de novembre 1994 à Perpignan, Cahiers de l'Université de Perpignan, N° 25, Presses universitaires de Perpignan, 1997.
- DU BELLAY, Joachim, *La Deffence, et illustration de la langue françoise*, 1549, éd. Francis Goyet et Olivier Millet, Paris, Champion, 2003
- GLISSANT, Édouard, *Le Discours antillais*, Paris, Seuil, 1981.

GLISSANT, Édouard, « Traduire : Relire, Relier. Conférence inaugurale», Onzièmes assises de la traduction (Arles 1994), Paris, Actes Sud, 1995.

GLISSANT, Édouard, intervention dans « Les Nouvelles données de l'écriture », Société et littérature antillaise aujourd'hui. Actes de la rencontre de novembre 1994 à Perpignan, Cahiers de l'Université de Perpignan, 1997, N°25, p. 109-110.

GLISSANT, Édouard, « Le cri du monde », in *Traité du Tout-Monde, Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997, p. 28-29.

GLISSANT, Édouard, « Traduction, Relation », *La Cohée du Lamentin, Poétique V*, Gallimard, Paris, 2005, p. 143-144

GLISSANT, Édouard, « Traduire la relation des langues » : entretien avec Édouard Glissant par Luigia Pattano, publié sur la revue en ligne italienne *Trickster*, et dans « Mondes francophones » (mondesfrancophones.com), revue en ligne fondée et dirigée par Alexandre Leupin, 2010.

GLISSANT, Édouard, *L'imaginaire des langues*. Entretiens avec Lise Gauvin (1991-2009), Paris, Gallimard, 2010.

JIHAD HASSAN, Khadim, *La part de l'étranger. La traduction de la poésie*
LADMIRAL, Jean-René, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 1994.

LANG, George, « Translation from, to and within the Atlantic Creoles ». TTR Vol. XIII, n° 2, 2000.

LEDERER, Marianne, *Études traductologiques*, Paris, Minard Lettres Modernes, Paris 1990.

OLLIER, Nicole (dir.), *Traduire la Caraïbe, autour d'Olive Senior*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2016.

OSEKI-DEPRE, Inès, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris, Armand Collin, coll. « U », 1999

OSEKI-DEPRE, Inès, *De Walter Benjamin à nos jours... (Essais de traductologie)*, Paris, Honoré Champion, 2007.

STEINER, George, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, 1975, Paris, Albin Michel, 1978, 1998

STEINER, George, *Grammaires de la création*, Paris, Gallimard, 2001.

STEINER, George, *Réelles présences. Les arts du sens*, Paris, Gallimard, 1994.

SUCHET, Myriam, *Outils pour une traduction postcoloniale. Littératures hétérolingues*, Éditions des archives contemporaines, Centre d'études poétiques ENS-LSH.

SUCHET, Myriam, *L'imaginaire hétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Paris, Éditions Classiques Garnier, coll. « Perspectives comparatistes », 2014